

## Les juifs dans Iran actuel

### Les deux révolutions iraniennes du XXe siècle

Historiquement, depuis le début du XXe siècle, l'Iran aura connu deux importantes révolutions, l'une en 1906, avec la Révolution Constitutionnelle et l'autre avec la Révolution Islamique en 1979.

On dit généralement que la Révolution Constitutionnelle du début du siècle en Iran a été le début d'un long processus pour une tentative de libéralisation de la politique et des pensées, de liberté de parole et vers une société avec plus de justice et d'intégrité. En effet, toutes les couches de la société se sont senties concernées par ce mouvement. C'est ce qu'a très bien développé Pierre Oberling dans un article « The role of religious minorities in the Persian Revolution, 1906-1912 », in. *Journal of Asian History*, de l'année 1978. La 2<sup>e</sup> révolution (islamique), avec la destitution de Mohammad Rézâ Shâh, a correspondu à un désir de démocratie, à moins d'arbitraire et de corruption et à plus de justice sociale. Dans les deux cas, les juifs ont participé à ces mouvements, car ils aspiraient, comme les autres Iraniens, à un besoin de mieux être dans une société devenue insupportable.

Dans les années 1930, Rezâ Shâh avait pris une décision très importante en accordant l'autorisation aux minorités de pouvoir s'installer librement dans les différents quartiers de Téhéran. Les juifs étaient alors sortis en majorité des quartiers pauvres et insalubres du sud de la capitale, de *Oudlâjân* et de *Mahalé*, où ils avaient toujours vécu dans la difficulté et la saleté.

Les juifs, autant que les autres Iraniens, ont vécu l'évolution de la société iranienne et ont participé à l'amélioration du quotidien de sa population. Par exemple, dans l'ancien quartier juif, au sud de Téhéran, une Association de Bénévoles Juifs (*Kânun-e kheyr khâh*) avait créé un hôpital nommé « *Hôpital de Docteur Sepir* ». C'était un important centre de secours dont l'histoire remonte après la deuxième guerre mondiale. Vers les années 1948, ce centre a réuni des bénévoles qui ont apporté une assistance précieuse à des gens dans le besoin, et particulièrement sur le plan médical, indépendamment de leur appartenance religieuse. Sous la responsabilité du docteur Ruhollâh Sepir, des médecins diplômés de la Faculté de médecine de Téhéran ont soigné gratuitement les gens. Cet hôpital, portant le nom du centre, a permis de venir en aide à des malades qui n'auraient pas pu être soignés autrement. Sa réputation lui a permis de recevoir des gens de toutes les confessions. Leur devise a été : « **Nous ne demandons pas quelle est votre religion, mais quelle est votre maladie** ». D'après les informations obtenues par Pierre Abensur, ce centre continue à fonctionner. Ce dernier a organisé, en juin 2002 au Musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme à Paris, une exposition de photos sur les juifs, après un voyage effectué en Iran. Il a pu recueillir les témoignages des derniers juifs résidant en Iran. En particulier, celui de l'un des praticiens juifs encore en exercice dans ce centre. Il s'agit de docteur Mohaber, chirurgien et général en retraite de l'armée iranienne. Alors que dans les années 1970, sa carrière suivait son cours entre Israël et les Etats-Unis, on lui proposa de faire partie de l'équipe de chirurgiens qui allaient opérer le Shah d'Iran à Vienne. Quelques années plus tard, lors d'une visite à sa famille, docteur Mohaber était convoqué au Palais de la Reine qui lui a demandé de prendre la direction du nouvel hôpital militaire. Demeuré à son poste malgré la Révolution, il a réalisé plus de mille deux cents opérations lors de la guerre contre l'Irak, et il reste à ce jour le seul officier supérieur juif de la République Islamique d'Iran. Docteur Mohaber est aujourd'hui, comme il a été dit, général en retraite de l'armée de la République Islamique d'Iran mais il a décidé de travailler 2 jours par semaine à l'hôpital juif, comme il dit « pour garder la main ». Il faut noter que l'hôpital appartient toujours à la communauté juive, mais que la plupart de ses patients et employés sont maintenant musulmans.

## Iraniens et Juifs

Quel est aujourd'hui l'état d'esprit des juifs qui sont restés en Iran ? Pierre Abensur a pu recueillir un point de vue intéressant, celui de monsieur Farhad qui travaille pour le Comité Juif de Téhéran (*Anjoman-e Kalimiân-e Tehrân*). Ce Comité, par son rôle d'intervention dans des domaines variés, est l'une des plus importantes parmi les associations. Il s'occupe de l'éducation religieuse des jeunes, il veille sur le maintien de la culture juive et de la tradition religieuse dans la communauté. Il se charge de l'organisation administrative du quartier juif (*Mahalé*), des cimetières, de l'approvisionnement des boucheries juives, de l'aide matérielle aux plus pauvres. Le Comité intervient sur les cas difficiles de problèmes administratifs des membres de la communauté, sur les difficultés des jeunes et des étudiants, des personnes âgées, des litiges qui peuvent se présenter entre les membres de la communauté. Il apporte son soutien aux événements politiques importants de l'Iran. C'est ainsi qu'il a apporté son soutien à la monarchie des Pahlavi pour la célébration du 2500<sup>e</sup> anniversaire de la Perse en 1971 et du cinquantième anniversaire du règne de la monarchie des Pahlavi. Cette date fait aussi penser à la victoire de Cyrus le Grand (539 a.v. J.C) et la libération des juifs prisonniers des Babyloniens.

Voici donc ce qu'a confié Farhad et qui résume la ligne politique du Comité :

« Je me sens Iranien avant d'être Juif ». Par exemple pour *Now Ruz* (le Nouvel An iranien), on place sur la table des festivités les 7 « s » (vieille tradition persane où on dispose 7 objets différents qui commencent par la lettre "s"), par exemple dans les familles juives, un chandelier en forme d'Etoile de David (*setâre*) qui commence par la lettre s. Ceci explique l'histoire culturelle des juifs dans l'histoire de la Perse. Leur histoire et l'histoire de l'Iran sont intimement liées. Les juifs possèdent des lieux saints en Iran et bien qu'ils soient éparpillés à travers le monde, ils aspirent à pouvoir se recueillir sur les tombes de leurs prophètes enterrés en Iran. On peut citer les plus importants de ces lieux saints : le tombeau de Daniel à Suse, Esther et Mardochee à Hamadan, Habacuc à Tuiserkan, le tombeau de Musa Ben Bary à Nahavand, Abraham Ben Ezra à Semnan et Néhémie en basse Mésopotamie. Des lieux de pèlerinage existent également à Ispahan où a vécu Sarah Asher la fille du prophète Jacob, à Qazvin avec les trois amis de Daniel (Hanania, Michaël et Azria) et à Cachan avec Musa Lâvy. La ville de Lâr a occupé une place historique importante pour les communautés juives, puisqu'on y dénombre plus de 70 synagogues. Ce sont pour toutes ces raisons que certains, comme professeur Baron ou professeur Amnon Netzer, « considèrent le peuple juif en Iran non pas comme une minorité, mais comme « d'authentiques Iraniens », ou bien mettent l'accent sur leur « conviction patriotique à la Perse ». (Pour plus de précisions, voir la thèse : Alain Chaoulli, Les musiciens juifs en Iran aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles et leur contribution à la sauvegarde du patrimoine musical iranien, Etudes Iraniennes, Sorbonne Nouvelle, Paris, 2002). Deux événements sur les aides apportés aux juifs pendant la 2<sup>e</sup> Guerre Mondiale, qui illustrent bien cette particularité sont relatés plus loin.

Voici d'abord quelques exemples de la vie quotidienne des Juifs en Iran (Informations recueillies par Pierre Abensur en 2002) :

—Bahram est vétérinaire de campagne à Shiraz. Il explique : « Tous ces fermiers savent que je suis juif et pourtant ils m'adorent ».

—Joseph Bros, antiquaire dans le nord de Shiraz, est peu pratiquant. Il ne pratique qu'à des grandes occasions (*Roch hachana*, Kippour). Il se rend rarement à la synagogue et évite les institutions communautaires et leurs dirigeants qu'il qualifie de collaborationnistes.

—Les Juifs de Chiraz sont réputés pour leur religiosité et les commerçants qui sont restés dans la ville ne cherchent pas à cacher leur judéité, qui, pour de nombreux clients, assurent-ils, constitue un gage d'honnêteté.

—On reconnaît encore les maisons juives grâce à leurs portes. En effet, la séparation des sexes étant une règle fondamentale, les portes des maisons juives étaient équipées de 2 marteaux, à l'usage des hommes et des femmes.

La guerre Iran-Irak, septembre 1980—août 1989, a provoqué un mouvement de résistance à l'ennemi. Khomeyni devient le seul recours contre l'envahisseur. Il représente l'intégrité d'une société agressée, il est le ciment de l'unité et de la cohésion du pays. La jeunesse se retrouve, face à l'ennemi, proche du Guide (Voir Alain Chaoulli, mémoire de maîtrise de sociologie, *Un groupe minoritaire d'adolescents révolutionnaires iraniens : les Bassidi*, E.H.E.S.S., Paris, 1996). On pense que du côté iranien, il y a eu entre 300.000 et 400.000 morts. Les communautés des minorités ont participé à la défense de leur pays. On a pu voir à Téhéran, en l'an 2000, au nord du Boulevard Valya's, une fresque qui rend hommage aux Martyrs non musulmans tués pendant cette guerre. Au centre, entre 3 Chrétiens et un Zoroastre, on peut voir le portrait de Shahram Zarini, l'un des quelques soldats juifs morts pendant le conflit.

Malheureusement, l'affaire des 13 otages accusés d'espionnage au profit d'Israël a créé une grande inquiétude parmi la communauté juive. Voici ce qu'on a pu lire dans les journaux en langue persane (Newsletters) diffusé sur Internet :

« Ce procès nous a véritablement heurtés et a créé un sentiment de crainte et de chagrin », avoue Maurice Motamed, un ingénieur topographe de 55 ans, élu au Parlement le 18 février dernier pour y représenter la communauté juive. « Ces condamnations ont été très mal ressenties », confirme Manoucher Eliassi, le prédécesseur de Motamed au *Majles* (Assemblée Nationale iranienne), où il a siégé pendant huit ans. Médecin, il travaille aujourd'hui à plein temps à l'hôpital Sepir. L'établissement, qui appartient à la communauté, est situé dans le quartier du sud de Téhéran traditionnellement habité par des juifs. « Le rythme des départs s'est accéléré depuis un an et demi », confirme Eliassi, en précisant toutefois ne pas croire à un « départ massif ». Et une juive iranienne, qui milite au sein d'une association de bienfaisance, confie sous couvert d'anonymat : « Nous étions une centaine avant cette affaire, mais je peux affirmer qu'environ une trentaine de nos membres ont quitté l'Iran depuis ». Motamed confirme de son côté une poussée de l'émigration, tout en reconnaissant ne pas avoir de chiffres précis.

La plus forte communauté (20 000) est celle de Téhéran. Les autres se répartissent entre Chiraz (6 000), Ispahân (4 000) et Kermanshâh (2 000). Elles disposent d'une cinquantaine de synagogues, dont une vingtaine dans la capitale. Les juifs sont, avec les chrétiens et les zoroastriens, l'une des trois minorités religieuses officiellement reconnues par la Constitution de la République islamique. Un statut qui leur donne le droit d'être représentés au Parlement par un député élu par un collège spécifique et leur garantit la liberté de culte. « Depuis la révolution islamique, on constate un retour des juifs à la religion », affirme Yashaya, un homme d'une cinquantaine d'années rencontré à la synagogue de Youssefabad, dans un quartier du nord de Téhéran. Le jour de shabbat, la synagogue, qui a environ 500 places, est pleine. Signe de ce renouveau religieux, de nombreux jeunes, qui participent à la cérémonie, fréquentent les écoles talmudiques et apprennent également l'hébreu.

Les membres de la communauté juive sont soumis à deux interdits, directement liés à l'hostilité et à la méfiance du régime à l'égard de l'Etat hébreu : ils ne peuvent ni faire carrière dans l'armée ni avoir accès à la haute fonction publique. Ils n'ont pas, non plus, le droit de se rendre en Israël. Cette interdiction officielle n'empêche cependant pas certains d'entre eux d'aller passer des vacances en Israël, via la Turquie ou Chypre. « La peine maximale que nous encourons est de deux mois de prison, mais personne n'a été condamnée jusqu'à maintenant », affirme un membre de la communauté.

Malgré la Révolution Islamique, l'Iran demeure le pays musulman qui a la plus forte communauté juive. Cependant, selon les dernières indications des journaux, les juifs quittent le pays à raison de 1500 personnes chaque année. Et devant les difficultés de se marier, les

jeunes gens partent les premiers, suivis par leurs familles. Leur préférence reste pour les Etats-Unis, où les juifs savent qu'ils pourront retrouver une importante communauté iranienne et pour essayer de préserver leurs vieilles traditions persanes.

Il est à noter que même après leur départ d'Iran, vers les années 1950, d'abord en Israël, puis vers les Etats-Unis et dans une moindre mesure vers l'Europe, les juifs ont toujours manifesté leur appartenance à l'Iran. Ils se désignent toujours comme Iraniens juifs. La confirmation de cette appartenance se vérifie, d'une manière flagrante, en Israël et aux Etats-Unis, où ils ont développé une identité culturelle juive et iranienne à la fois, et contre l'assimilation complète dans les sociétés de ces deux pays. Le "Persian Town" de Los Angeles en est l'exemple, où les Iraniens ont créé ce qu'ils appellent "Little Persia" et où les juifs sont très actifs. De même en Israël, les Juifs iraniens tiennent à préserver leur identité iranienne. La langue persane reste vivante dans toutes les familles et leur culture traditionnelle iranienne est toujours présente dans la culture israélienne.

### **Les Juifs iraniens en France**

Premier événement significatif :

Pendant la période 1939-1945, l'Ambassade d'Iran à Paris s'est manifestée en protégeant les juifs contre les persécutions nazies. Le consul Abdol Hasan Sardâri s'est efforcé de défendre les ressortissants iraniens de culture juive. Conscient de la tragédie qui se produisait sous ses yeux, en accord avec l'Ambassadeur Anu Shirvân Sepahpodi, il a essayé de leur venir en aide avec toutes les possibilités dont il pouvait disposer. Pendant les cérémonies officielles organisées à l'Ambassade, devant les officiers allemands qui avaient été invités, il présentait les juifs iraniens comme des musulmans, avec leurs noms iraniens légèrement modifiés. En 1942, avec l'aide d'un responsable allemand, Otto Abetz, il avait même réussi à falsifier environ 1500 passeports et à les donner à des juifs d'autres nationalités pour qu'ils puissent fuir le nazisme.

Après la guerre, en 1948, en signe de remerciement, les responsables juifs se sont associés et ont offert à Abdol Hasan Sardâri un grand plateau en argent où étaient apposées les signatures des plus grands dignitaires de leur communauté.

Deuxième événement significatif :

Aminollâh Hosseyn, compositeur iranien, père de l'acteur Robert Hosseyn, avait douloureusement vécu cette période à Paris et il avait refusé toute collaboration à la radio allemande pendant l'occupation nazie sur le sol français. Maître Cyrus Randjbar, musicien réputé, qui a bien connu le couple Hosseyn, m'a apporté les précisions suivantes :

Aminollâh Hosseyn, était né à Samarkand en 1905, d'une famille iranienne. Il est décédé en 1983 et il est enterré dans le cimetière polonais de Montmorency. Révolté contre les injustices et les corruptions dans son pays, il s'était converti au zoroastrisme. Sa femme, Anna Noura Minowskiune, orthodoxe russe, qui avait vécu en Ukraine, est décédée en 1997 et elle est enterrée à côté de son mari.